

L'amandier

J'étais là au pied du vieil amandier, je n'avais qu'une petite demi-heure à attendre que l'on vienne me chercher. Rien à faire. C'était si rare. Je n'étais pas chez moi. Après quelques pas, sans que je sache pourquoi, mes pieds s'immobilisèrent juste devant un amandier. Il était si vieux que seul quelques feuilles maigrichonnes ornaient encore les plus hautes branches. Un vent tournicotait tout autour. Ce vent, parfois bise, vent d'autan ou foehn avait sculpté son vieux tronc. Il avait été jeune, svelte, souple, il avait été vert. Je suivis du regard ce tronc torturé. Cette torture avait-elle été douloureuse ? Elle avait infligé à ce tronc rugueux et noirci par le temps, une forme torsadée régulière et puissante.

Je me demandai ce que ce vieil amandier avait pu voir au fil des années, au fil des étés, du printemps, au temps des brouillards et des étés torrides.

Le vent avait forcé, il s'enroulait autour de moi, ferme et doux à la fois. Je cédai à son intimidation.



Il infléchit ma pensée. Elle s'embarqua par une brèche dans la végétation qui s'ouvrait en contrebas découvrant les contours étoilés de Millau. La vie circulait entravée de boulevards et de panneaux de signalisation. Les gens arrimés à leur tâche avaient-ils l'envie, le loisir, le bonheur de goûter comme moi le souffle encore tiède de l'été récent et bientôt achevé ?

A mes pieds une coque d'amande rousse me fit imaginer les enfants qui avaient joué en ce lieu autrefois. Dans ce terrain qui entourait une maison de vigne, des familles avaient passé de nombreux dimanches, avaient partagé des repas simples et gouteux. J'imaginai les enfants joyeux, libres. Quels avaient été leur

jeux ? Au pied de la Pouch, à mi-falaise, ils avaient dû jouer à cache-cache, ils avaient dû manger des mûres, ils avaient dû observer les fourmis, et peut-être faire un herbier. C'était un autre temps, un temps long, avec des problèmes lents, des solutions lentes, des déplacements

lents. C'est dans la lenteur du temps que s'étaient creusées les crevasses du tronc de l'amandier, que s'était installé à demeure ce lichen, ici bleuté et là doré. Je le regardai avec admiration. Chaque brindille de lichen avait dû abriter de nombreuses vies, des vies de larves, de bactéries, de minuscules insectes. J'imaginai cette vie organique insoupçonnée, si loin de l'intérêt de la plupart des hommes. Je m'interrogeai sur cette vie grouillante sous le lichen. Vie ou survie ?

Une grosse fourmi détourna mon attention, je la suivis du regard escaladant une fente, attrapant une petite feuille morte, remontant une pente de mousse sèche. Elle suivait son instinct. Et nous, pauvres

humains, pensai-je, nous qui croyons tout commander, ne sommes-nous pas comme ces fourmis, contraintes par un instinct que par orgueil nous appelons raison ? Notre liberté est-elle réelle ou est-elle le fruit d'une illusion ?





Des nuages déclinés dans un camaïeu de gris non menaçant couronnaient le Pic d'Andan. Tournant mon regard dans la direction opposée, j'aperçus dans le lointain, le Viaduc et toute proche, la Cadénède. Nous y avons passé tant de longues soirées autour de la piscine avec nos amis rouennais au retour de randonnées. Et pendant de longues minutes je laissai mon esprit flotter comme un bouchon de liège sur le lit des souvenirs.

J'étais assise au pied de l'amandier, heureuse, comme Brassens au pied de son arbre. Des aiguilles de pins picotaient mes mollets, un moustiques se posa hardiment sur mon bras. Je le chassai sans ménagement. Il me

fallut un petit moment pour calmer cet agacement et me lover à nouveau dans ce cocon tissé de contemplation, de souvenirs et de bien-être.

Partout, où se portait mon regard, un lieu familier me parlait de tendresse. Tendresse pour la Pouch au-dessus de moi, pour le Larzac à ma droite, pour la vallée du Tarn en contrebas et ce Causse noir si souvent arpenté. Tous ces noms me parlaient dans une langue familière comme les mots de l'enfance. Et pourtant je n'étais pas d'ici et j'avais bourlingué. Mais ces mots, falaise, rocher troué, Mandarous, Vieux moulin, Graufesenque, Dourbie, Levezou, étaient pour moi des mots tendres, des mots qui disent le chez-soi. Telle est la force de l'adoption.

On dû m'arracher à ma rêverie. C'était l'heure de retourner chez moi.

L'amandier était maintenant à l'ombre.



Sylvie Gerain